

Les grands mythes du cinéma populaire IV

Le détective privé

Robert-Claude Bérubé

Numéro 57, avril 1969

Le cinéma imaginaire IV

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/51570ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bérubé, R.-C. (1969). Les grands mythes du cinéma populaire IV : le détective privé. *Séquences*, (57), 3–8.



The Big Sleep, d'Howard Hawks

les grands mythes du cinéma populaire -IV-

Le détective privé

Robert-Claude Bérubé

Quand Antoine Doinel, le timide protagoniste des *Baisers volés* de François Truffaut, obtient une situation dans une agence d'enquêtes, il se trouve engagé dans une série d'activités qui viennent à contre-courant de l'image présentée jusqu'à maintenant au cinéma du détective privé. Filatures fastidieuses, sordides constats d'adultère, travail de mouchardage pour le compte d'un déséquilibré, voilà à quoi se résument les fonctions d'Antoine, fonctions pour lesquelles il ne démontre d'ailleurs pas de dispositions particulières. Romantique attardé, le jeune homme a du mal à s'adapter aux réalités terre-à-terre de ce métier. Truffaut, comme en témoigne le générique, a puisé les détails de son tableau chez les professionnels plutôt que de s'inspirer du cinéma américain dont il avait pourtant une longue habitude.

Dans sa comédie musicale *Bandwagon*, Vincente Minnelli a inséré un numéro élaboré où la tradition du genre se présente en images stylisées. On y voit, au milieu des décors de la grande ville, un *private eye* classique au feutre mou passer de bagarre en bagarre et recevoir les confidences cryptiques de jolies blondes assassinées alors qu'elles font appel à lui; le tout se déroule au rythme d'un jazz lancinant et bénéficie d'un montage syncopé. Qu'on ajoute,

aux éléments de cette imagerie, les autos qui courent dans la nuit noire, le revolver dissimulé en permanence dans le compartiment à gants, qu'on imagine le bureau vétuste et désordonné où l'enquêteur reçoit ses rares clients, les cabarets enfumés où il poursuit ses recherches, le verre de whisky à la main. Tout cela fait partie d'une légende créée à partir de plusieurs romans et de quelques films.

1. Le prototype

C'est *The Maltese Falcon* de John Huston qui devait le premier imposer cette image. Les histoires d'enquêtes sur les crimes n'avaient pas manqué jusque-là au cinéma; elles étaient surtout, à l'image du *whodunit* écrit, des jeux d'observation où à partir de quelques indices, un détective sagace, le plus souvent amateur, découvrirait l'auteur d'un crime. Il y eut même des séries construites autour de certains personnages, tels Bulldog Drummond, enquêteur pour une compagnie d'assurance, Perry Mason, criminologiste au flair infaillible, Charlie Chan, officier chinois de la police d'Hawaï et surtout Sherlock Holmes, général dilettante de la détection du crime.

The Maltese Falcon, c'est autre chose. Ici la solution de l'énigme compte pour peu et le héros, détective privé dénommé San Spade, se débat dans un embrouillamini de



Harper,
de
Jack
Smight

situations. Chargé de retrouver une statuette précieuse, le faucon maltais du titre, il se heurte à des personnages étranges qui se disputent la possession de l'objet. Traqué par les uns, trahis par les autres, Spade finit par avoir le dessus pour apprendre que la statuette n'est qu'un faux. Huston, qui en était à son premier film, gêné en plus par un budget limité, n'en a pas moins réussi une remarquable création d'atmosphère. Son film est un film de pénombre et d'inquiétude, une sorte de poème noir sur l'univers du crime. Son succès engendra des suites au point de créer un genre particulier de film policier que la critique française qualifia de film noir.

Le principal atout du film se trouvait être la présence, dans le rôle du détective, d'Humphrey

Bogart dont le débit saccadé et le ton railleur, la figure mélancolique et l'oeil vif mais triste, le sourire semblable à un rictus né d'une infirmité à la lèvre, convenaient admirablement à ce personnage de détective privé, chevalier déchu, Don Quichotte désabusé des temps modernes, honnête mais non impeccable, cynique dans ses propos, romantique dans son attitude mentale, homme dur mais vulnérable. C'est de cette caractérisation de Bogart qu'est née la conception du personnage. Une seule autre fois dans sa carrière, Humphrey Bogart devait tenir un rôle de détective privé et pourtant lorsque l'on parle de ce mythe du *private eye*, c'est son image qui surgit.

L'autre fois, ce fut *The Big Sleep* sous la direction d'Howard Hawks. Le détective, cette fois c'était Philip Marlowe, personnage clé de

plusieurs romans de Raymond Chandler. Ce personnage, d'autres acteurs l'endossèrent, Dick Powell d'abord et avant Bogart dans *Murder My Sweet* d'Edward Dmytryk, Robert Montgomery ensuite dans cette tentative de cinéma subjectif que fut *Lady in the Lake*. Les trois films ont en commun une intrigue éminemment confuse, résolue par une explication tardive et insatisfaisante (on raconte que Hawks lui-même n'avait pas une idée très claire de son intrigue), une opposition marquée entre les organismes officiels de police et le héros, un tableau peu reluisant du monde où le détective évolue, une atmosphère palpable de corruption et de danger. Philip Marlowe, sous quelque visage qu'il se présente, demeure impavide, incorruptible et cynique, mais le visage que l'on retrouve le mieux c'est celui de Bogart. La technique est plus brillante chez Dmytryk, plus recherchée chez Montgomery, mais plus équilibrée chez Hawks qui fait oublier la vague de l'intrigue par l'intérêt interne de chaque scène conçue en elle-même : atmosphère étouffante de la serre où Marlowe rencontre son client, échanges caustiques entre le détective et l'héritière interprétée par Lauren Bacall, intrusion humoristique de l'enquêteur dans une librairie, sombre scène de nuit où l'on découvre un ca-

davre inattendu, attente en embuscade dans une rue déserte, etc.

Ces quatre films suffirent pour lancer un type qui disparut pourtant à peu près de l'écran après 1950. Seul succédané, Mike Hammer, création du romancier Mickey Spillane, jouisseur et brutal, personification des forces aveugles de la vengeance plus que de la justice. Spillane lui-même se chargea d'interpréter son triste héros dans *The Girl Hunters* de Roy Rowland. Ces exercices de violence gratuite ne furent guère transcendés que par Robert Aldrich avec *Kiss Me Deadly* où l'aventure du détective se transformait en parabole sur le péril atomique.

2. Une renaissance

En 1966, alors que la bondomanie battait son plein, certains producteurs eurent l'idée d'un retour au monde brumeux du détective privé. Les films qui résultèrent de cette décision ont un air de famille qui provient du fait que les scénaristes ont visiblement composé leur personnage sur le modèle des années 40 tout en situant leurs aventures dans des décors plus ensoleillés où le scope et la couleur pouvaient avoir beau jeu. Les premiers films à se présenter dans cette tradition, *Harper, P.J., Tony Rome*, arboraient comme étendard le nom même de leur

héros, qu'incarnait selon le cas Paul Newman, George Peppard et Frank Sinatra, ce dernier s'efforçant même par son débit et son jeu d'endosser les dépouilles du défunt Bogart.

Harper enquêtait sur la disparition d'un millionnaire, P.J., engagé comme garde du corps de la maîtresse d'un financier, se trouvait servir de pion dans un complot meurtrier, Tony Rome devait retrouver un bijou. Il est clair que

manifeste aussi dans d'autres films policiers récents dont le héros cette fois est membre des forces de l'ordre, films désignés eux aussi par des noms propres comme *Madigan* de Donald Siegel et *Bullitt* de Peter Yates, ou par un terme générique aussi vague et pourtant évocateur que *The Detective* de Gordon Douglas.

À travers cette galerie de personnages solitaires, blessés, en lutte contre un mal généralisé qu'ils



Tony Rome, de Gordon Douglas

pour chacun des réalisateurs de ces histoires, Jack Smigret, John Guillermin ou Gordon Douglas, l'anecdote compte aussi peu que pour leurs prédécesseurs de la grande époque. L'écheveau compliqué des intrigues sert de prétexte à l'étude d'une société corrompue à tous les niveaux dont le détective privé qui vit en retrait, dans une situation financière et sentimentale précaire, est à la fois serviteur et critique. Cet esprit se

ont peu d'espoir de vaincre, se distingue une volonté de réflexion sociale qui transcende les lois d'un genre et lui confère des lettres de noblesse. Parmi les mythes créés par le cinéma, le détective privé reste l'un des plus riches et des plus évocateurs. Les aventures qu'il vit se présentent comme de sombres poèmes sur l'univers du crime, parfumés par les effluves de la nostalgie romantique d'un paradis perdu.